**UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI**

**(UAC)**

**********

**FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES**

**(FASHS)**

**********

**DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE (DPH)**

**********

# L'ENVIRONNEMENT DANS *LES SOCIETES TRADITIONNELLES AU SECOURS DES SOCIETES MODERNES* DE SABINE RABOURDIN.

**Réalisé par :**

ADJOVI Élisabeth Mahoussi

&

MIYIGBENA Agossou Constantin 2ème Jumeau

**Sous la Direction de :**

**Dr BONON Kléber**

**ENSEIGNANT-CHERCHEUR**
**DPH/FASHS/UAC**

**ANNÉE ACADÉMIQUE : 2020-2021**

À

- ✓ toi mon père
- ✓ toi ma mère

À

- ✓ toi mon père
- ✓ toi ma mère

## REMERCIEMENTS 1

La réalisation de ce mémoire est possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude. Je voudrais tout d'abord adresser toute ma reconnaissance à mon directeur de mémoire le **Dr Kléber BONON** enseignant-chercheur **DPH/FASHS/UAC**, pour sa patience, sa disponibilité et surtout son judicieux conseils malgré ses occupations professionnelles, ce qui a contribué à alimenter ma réflexion.

Je remercie aussi tous les professeurs du département de philosophie, en l'occurrence la cheffe du département de philosophie **Madame Ariane DJOSSOU- SEGLA** et le Chef-Adjoint du département **Mr Alain Corneille TOWOU**, qui m'ont fourni les outils nécessaires pour la réussite de mes études universitaires. Je remercie mon binôme **MIYIGBENA Agossou Constantin** pour sa générosité et ses techniques du travail avec moi. Je voudrais exprimer ma reconnaissance envers les amis et collègues qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche notamment **DAKO Rachelle et DJAHO Rodrigue**.

Mes remerciements vont également aux membres du jury qui ont accepté de juger la qualité du travail de cette recherche.

Un grand merci à tous mes frères et sœurs : **Joseph**, **Yolande**, **Ghislaine**, **Inès** et **Choukourath ADJOVI** pour leurs conseils et soutiens indéfectibles concernant mon choix et mon parcours à l'université ; ils ont grandement facilité la rédaction de mon travail.

Pour finir, je tiens à témoigner ma gratitude à **Marc HOUNWANOU, ADJOVI Bernadin** et **KPASSASSI Bernadette** pour leur confiance et leur soutien inestimable.

**Élisabeth Mahoussi ADJOVI**

## REMERCIEMENTS 2

La réalisation de ce mémoire est possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude. Je voudrais tout d'abord adresser toute ma reconnaissance à mon directeur de mémoire le **Dr Kléber BONON** enseignant-chercheur **DPH/FASHS/UAC**, pour sa patience, sa disponibilité et surtout leur judicieux conseils malgré ses occupations professionnelles, ce qui a contribué à alimenter ma réflexion.

Je remercie aussi tous les professeurs du département de philosophie, en l'occurrence la cheffe du département de philosophie **Madame Ariane DJOSSOU- SEGLA** et le Chef-Adjoint du département **Mr Alain Corneille TOWOU**, qui m'ont fourni les outils nécessaires pour la réussite de mes études universitaires. Je remercie mon binôme **ADJOVI Élisabeth Mahoussi** pour sa générosité et ses techniques du travail avec moi. Je voudrais exprimer ma reconnaissance envers les amis et collègues qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche notamment **Bertin NOUVEGNON, BOGNON Gildas, NOUHANOU Mathieu, ADJAHO Mathieu, GOUTON Eugène, DAKO Rachelle et DJAHO Rodrigue.**

Mes remerciements vont également aux membres du jury qui ont accepté de juger la qualité du travail de cette recherche.

Un grand merci à tous mes frères et sœurs : **Zinsou Constant, Dossou Joseph, Alice, Mahougbé Christian, Jean-Baptiste, Irène, Pélagie, Huguette, Alexandre, Véronique, Bruno et Valentin MIYIGBENA** pour leurs conseils et soutiens indéfectibles concernant mon choix et mon parcours à l'université ; ils ont grandement facilité la rédaction de mon travail.

Enfin, je tiens à témoigner ma gratitude à **Nicodème MIYIGBENA**, **Nadège TOVIAZON** et **Eugénie HOUANSOU** pour leur confiance et leur soutien inestimable.

**Agossou Constantin 2ème Jumeau MIYIGBENA**

## RESUME

Sabine Rabourdin est une philosophe française qui se soucie de l'environnement parce que nous vivons dedans. À travers le tour du monde qu'elle a effectué sur les sociétés, elle a vu que les sociétés traditionnelles, indigènes ou primitives ont des techniques de protection de l'environnement. Ces techniques ne sont pas réciproques dans les sociétés modernes, parce que l'industrie et la technologie ont pris la place et les hommes enferment les yeux sur leurs conséquences. Elle a écrit son ouvrage *Les sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes* pour inviter les sociétés modernes d'aller voir les méthodes utilisées par les sociétés traditionnelles, de les pratiquer pour une bonne gestion de l'environnement ou de la nature. C'est un travail de complémentarité de la tradition et de la modernité. C'est sur cette veine que notre travail s'est penché, dans le but de réveiller l'attention et l'intention de tout le monde sur l'environnement.



**Les mots clés :** Éthique de l'environnement, nature, société, tradition, modernité.



## ABSTRACT

Sabine Rabourdin is a French philosopher who cares about the environment because we live in it. Through her world tour of societies, she saw that traditional, indigenous or primitive societies have techniques for protecting the environment. These techniques are not reciprocal in modern societies, because industry and technology have taken their place and men close their eyes to their consequences. She wrote her book *Traditional Societies to the Rescue of Modern Societies* to invite modern societies to see the methods used by traditional societies, to practice them for good management of the environment or nature. It is a work of complementarity of tradition and modernity. It is on this vein that our work looked, with the aim of awakening the attention and intention of everyone around the environment.



**Key words**: Environmental ethics, nature, society, tradition, modernity.

**SOMMAIRE**

INTRODUCTION ..... 8
CHAPITRE I : Éthique de l'environnement et tradition. ..... 10
CHAPITRE II : Éthique de l'environnement et modernité. ..... 23
CHAPITRE III : Défis et enjeux éthiques : quelle éthique faut-il pour l'environnement. 37
CONCLUSION ..... 49
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ..... 51
TABLE DES MATIERES ..... 52

# INTRODUCTION

Rien n'est plus proche de l'homme, au moins de sa vie quotidienne, que la nature ou l'environnement. Les autres types de rapports que nous entretenons dans la vie sont intermittents, c'est-à-dire discontinus, irréguliers. Seule la nature ou l'environnement qui est une présence continue.

L'homme est un être de besoin. Dans la nécessité de subvenir à ses besoins, l'homme se trouve dans l'obligation de porter atteinte à la nature. La nature constitue l'immense ressource à laquelle l'homme doit porter atteinte. Cette exploitation nécessaire pour l'homme doit requérir des précotions à fin de préserver la nature de la destruction. Car la survie de l'homme dépend de la nature. À cet effet, toute exploitation de la nature doit prévoir les mécanismes de protection de l'environnement. Car autant la nature est détruite, l'homme aussi est détruit. C'est sans doute ce qu'explique la relation consubstantielle entre l'homme et la nature.

En outre la perception de ce rapport homme/nature varie d'une société à une autre. Il s'agit des sociétés traditionnelles et modernes. Comment ces sociétés ont perçu l'environnement ? Dans les sociétés traditionnelles, l'environnement est considéré comme une divinité, un lieu sacré où les dieux habitent, ce qui les permet de respecter la nature, de la protéger afin d'obtenir ses fruits au temps qu'il faut. Donc dans ces sociétés traditionnelles on n'exploite pas la nature en désordre, on n'abuse pas de la nature comme on le veut. Contrairement aux sociétés traditionnelles, les sociétés modernes ont perçu la nature comme un simple élément qu'on doit exploiter comme on le veut. Chez elles, il n'y a aucun souci d'une divinité de la nature, elle est à l'homme et l'homme doit l'exploiter proprement dit. Descartes va dans ce sens moderne lorsqu'il dit : « L'homme est le maître et possesseur de la nature »[1]. Ces deux types de perception environnementale ont chacune d'elles leurs raisons de perception. Mais de nos jours l'exploitation de la nature a engendré d'énormes fléaux, des conséquences écologiques dont l'humanité sera moins équipée dans sa résolution.

[1] René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2000, p.99

Face aux crises écologiques que nous constatons aujourd'hui, notre travail est de revoir la perception de la nature de ces deux sociétés, laquelle parmi elle est la cause des impacts environnementaux, afin de savoir quelle dimension prendrons-nous pour sauvegarder l'environnement à notre temps et aux générations futures. C'est dans cette leçon d'éthique de l'environnement que nous avons choisi cet ouvrage de Sabine Rabourdin qui est à notre portée pour prévenir le monde actuel à tricher les pratiques écologiques traditionnelles pour sauvegarder l'environnement. Car dans les pratiques écologiques traditionnelles l'idée de protéger l'environnement est en première position. Dans la perception traditionnelle chez Rabourdin, la nature est protégée et les hommes ont une vision qui rend la nature stable tandis que dans la perception moderne, l'industrie a fait que les hommes ne se soucient plus des conséquences écologiques, et ils en créent de la destruction. Pour elle, les sociétés modernes doivent apprendre chez les sociétés traditionnelles. C'est face à cette pensée de l'éthique de l'environnement que nous allons abattre notre travail qui est : éthique de l'environnement entre tradition et modernité, pour savoir ce qu'il faut prendre, ce qu'il faut laisser et ce qu'il faut rétablir dans ces deux types de société pour un avenir meilleur de l'humanité.

La question est de savoir, laquelle de ces deux visions du monde (tradition et moderne) peut être utile et mise en pratique pour l'évolution de l'humanité dans toutes les dimensions. Ainsi notre réponse ne sera qu'une réponse de complémentarité entre ces deux sociétés. Pour ce faire, qu'est-ce qu'une éthique de l'environnement ? Comment les sociétés traditionnelles ont-elles perçu l'environnement ? Comment les sociétés modernes ont-elles perçu l'environnement ? Quel est l'esprit de Sabine Rabourdin ? Que devons-nous faire pour une vraie sauvegarde de l'environnement ?

## CHAPITRE I : Éthique de l'environnement et tradition.

Dans ce chapitre, nous allons voir comment les sociétés traditionnelles ont aperçu la nature, leurs pratiques écologiques et aussi les conséquences de ces pratiques.

### 1) La perception de la nature dans les sociétés traditionnelles.

Premièrement il faut demander à connaître ce qui est traditionnel.

De qui on parle lorsqu'on fait référence aux sociétés traditionnelles ? Par l'adjectif « moderne », on désigne une période nouvelle, on sous-entend donc une rupture temporelle. Ainsi serait traditionnel ce qui a précédé la modernité. C'est ce qui était avant la nouvelle. C'est ce qui est ancien.

Fondamentalement liées à la cosmogonie négro-africaine selon laquelle les composantes de la nature, y compris l'homme lui-même, sont le produit de l'œuvre de création de Dieu (Gnamien chez les Akan, Gnonsoa et Lagô chez les Krou, etc), les perceptions environnementales anciennes font référence à des récits relatifs à la Génèse. En quoi seraient-elles alors différentes des conceptions judéo-chrétiennes de l'univers ayant favorisé, en d'autres circonstances et sous d'autres cieux, l'appropriation mercantile de la nature ? Elles s'en différencient en effet dans la mesure où la croyance en l'existence d'un Dieu-Créateur n'empêche pas les sociétés traditionnelles surtout africaines de soutenir l'idée de la présence d'autres forces invisibles, communément appelées génies, censées animer véritablement les différents éléments de l'univers. Les devins demeurent les interlocuteurs exclusifs de ces génies (lzanhidio chez les Koulango, koui chez les Krou, céckréiiiozanze chez les Abron) avec lesquels il faut absolument composer pour le maintien de l'ordre social et naturel car dans ces cultures traditionnelles ou exotiques, les hommes sont reliés à la nature par des liens invisibles qui font que chaque individu par sa conduite, maintien ou compromet l'ordre des choses.

La nature, en effet, représente dans la perception collective des Africains et des sociétés traditionnelles en général l'habitat, le sanctuaire des forces visibles et invisibles. Elle n'est donc pas un simple « donné », c'est-à-dire un objet offert à la saisie sensorielle. Elle est perçue comme un monde chargé de significations, porteuse de messages, un monde qui parle. Dans ce règne de l'univers, la religion en général invite l'homme à accepter le

donner, mais à le décrypter avec croyance, à le reconstruire avec foi et le réorganiser avec sagesse en pratique rituelle. C'est de cette manière que l'homme a pu reconnaître l'insuffisance du « donné », tel qu'il apparaît ici et maintenant, par l'affirmation d'un être supérieur ou de forces invisibles qui le régissent.

Il s'en suit que nous vivons dans un monde infiniment plus complexe qu'évoque le mot réalité. L'univers à une profondeur. Une présence s'y manifeste et fait de l'univers un objet insolite. Dans cet univers, dans la nature ainsi considérée, les objets ne sont jamais exclusivement naturels. Par leur caractère sacré, les phénomènes de la nature font l'objet d'une respectueuse dévotion parce qu'ils représentent quelque chose, parce qu'ils abritent une force. Par exemple, la forme imposante, majestueuse ou mystérieuse d'une montagne dans les sociétés traditionnelles atteste une présence qui éblouit, terrifie, attire et menace. Dans sa grandeur, dans sa forme, l'homme rencontre une réalité et une force qui appartiennent à un autre monde que le monde ordinaire. Par sa transcendance, le ciel aussi est tout un symbole. Le très haut devient, tout naturellement, un attribut de la divinité. Par leur caractère insolite, les phénomènes de la nature font l'objet d'une respectueuse dévotion parce qu'ils représentent ou imitent quelque chose, parce qu'ils viennent de quelque part.

La nature dans les sociétés traditionnelles nous introduit dans l'univers du sacré institué par la sacralisation. Celle-ci est le fait de rendre sacré quelque chose, de lui conférer un statut particulier, où il cesse d'être un objet banal, un simple objet profane. En d'autres termes, la sacralisation est un acte de consécration rituel par lequel un être ou un objet par rupture de niveau ontologique, participe à un tout autre régime, ou acquiert une nouvelle dimension, celle précisément de la sacralité. Elle se présente comme un acte qui institue une séparation, qui protège la chose, la personne ou le lieu sacré de toute violation par une loi. Par cette séparation, le sacré ou ce qui est consacré comme tel, est perçu comme la présence ou le réservoir d'une force d'origine surnaturelle dont l'action est signée du divin, soustrait au domaine du rationnel. Les objets ou les phénomènes qui se trouvent en un lieu sacré ne sont plus des réalités banales. Par la sacralisation, ils acquièrent un tout autre régime ontologique par la sacralité qu'ils incorporent et deviennent des hiérophanies. Ainsi, la sacralisation transforme-t-elle, par exemple, la biodiversité et de toutes les

composantes de la nature qui demeurent électives de nombreuses puissances induisent des rapports de coopération, d'alliance avec l'environnement.

Les sociétés traditionnelles désigneront en fait l'ensemble des sociétés qui ne présentent pas les caractéristiques modernes évoquées plus haut : quête de puissance, supériorité technique, effacement des limites, individualisme. Elles sont des sociétés non-industrialisées.

Dans les sociétés traditionnelles, les hommes ont une vision écologiquement traditionnelle qui permet d'organiser les éléments naturels. C'est avoir l'ordre ou l'équilibre naturel. Ces sociétés ont souvent une conception cyclique du temps. Dans cette conception, tout ce que nous infligeons à l'environnement aura des conséquences que nous subirons plus tard, puisque nous ferons en quelque sorte partie des générations futures. Dans les sociétés traditionnelles, les hommes recherche l'harmonie et l'équilibre dans l'environnement. C'est ça leur vision. Et c'est pour cela que Carolyn Tawangyawma, exprime tout ce qui a été créé et nous a été donné est très précieux. Nous devons protéger ces dons et les utiliser avec sagesse, les partager afin de préserver l'harmonie entre tous. Vous verrez que l'homme traditionnel ne reconnaîtrait de la nature que ce qui lui est utile. Dans sa vision, l'homme traditionnel se soucis des générations futures. Les hommes traditionnels pensent que lorsqu'ils vont détruire la nature, comment vivra la nouvelle génération.

Nous utilisons ici les termes « indigène » et « traditionnel » (et parfois « local ») indifféremment pour désigner ce qui a été créé et préservé par les générations précédentes, et a été hérité totalement ou partiellement, pour être développé ensuite par les générations successives au fil des années. La connaissance indigène est en évolution constante, et implique à la fois des idées et des croyances anciennes et nouvelles. Les villageois n'ignorent pas les valeurs importées et ne s'accrochent pas absolument à leurs coutumes ancestrales. Ils ont essayé, au contraire, d'améliorer leur tradition en rapport avec les nouvelles circonstances et d'adapter ainsi les valeurs étrangères à leur manière de vivre. La connaissance indigène incarne donc à la fois la connaissance générée en interne et celle empruntée à l'extérieur et adaptée. Elle nous dit comment les hommes préservent les arbres, révèrent les animaux sauvages et transmettent les connaissances d'une génération

à l'autre. Le terme « éthique environnementale indigène » est utilisé pour signifier l'ensemble de valeurs et de croyances d'un individu ou d'un groupe à l'égard de cet environnement. Il concerne aussi les attitudes de l'individu ou du groupe envers l'environnement.

Le monde traditionnel, constitué des mânes des ancêtres, des esprits et des divinités : les uns bienveillants envers l'homme, les autres malveillants, mais tous susceptibles de modifier leurs attitudes envers lui selon ses comportements à leur égard. Ainsi, un sacrifice peut réparer une offense et éviter les sévices qui auraient pu survenir. Dans le domaine de l'environnement, les peuples de la province de la Kossi, par exemple, connaissent l'interdiction des relations sexuelles en brousse. Dans le cas où elles surviennent néanmoins, la réparation se fait par un attouchement des organes coupables au feu ou par un sacrifice à base d'une somme ou d'animaux domestiques. De même, un autre sacrifice peut gratifier l'officient de bienveillances diverses qui rendent plus facile la réalisation d'un vœu, ou décuplent l'effet bénéfique d'une action : ainsi procède-t-on pour assurer la fécondité d'une femme, obtenir les bonnes récoltes d'une saison agricole, la bonne marche d'un commerce, et autres.

Ce qui importe, ici, dans les pratiques traditionnelles est la croyance que les éléments du monde traditionnel ont des pouvoirs très étendus sur les humains et sur l'efficacité de leurs activités et avec lesquels ceux-ci doivent se concilier grâce aux sacrifices : les éléments de ce monde invisible ont des espaces d'évolution ou des habitacles précis (bosquets et bois sacrés, clairières hantées, arbres sacrés, etc.), sur lesquels l'homme doit s'abstenir de certaines formes d'action : ainsi sont nés les interdits et les tabous, ayant pour contenu les prescriptions de faire ou de ne pas faire, c'est-à-dire réglementant les comportements et les attitudes des hommes envers des éléments de l'environnement.

### 2) Les pratiques écologiques des sociétés traditionnelles.

Pour sa survie, l'homme traditionnel, est obligé d'exercer une violence sur la nature. Mais, conscient de ce que des dieux vivent dans la nature, c'est-à-dire dans les montagnes, les forêts, les eaux, il a mis en place des stratégies permettant d'éviter ou de parvenir les

désordres (épidémies, disparition d'espèces vivantes, épuisement des minéraux et autres) qui pourraient résulter de cette violence nécessaire. Sacrifices, prières, obéissance aux interdits constituent ces stratégies. Il s'agit en somme de rites visant à conformer l'action ou la violence humaine à un ordre normatif que sont censés régir les dieux et les ancêtres, afin d'assurer la vie éternelle des sociétés et des humains. En fait, par ces stratégies, les sociétés traditionnelles, globalement, ont le souci d'éviter la rupture entre l'homme et la nature, son partenaire divin et géniteur. Autrement dit, dans les sociétés traditionnelles, sous le couvert de religion de l'alliance communauté-nature, il s'est donc développé un équilibre entre reproduction des espèces et prédation par l'homme. Ce dernier s'assure ainsi de la conservation du patrimoine écologique dont il vivait.

La pratique écologique des peuples traditionnels n’est rien d'autre que la pratique écologique des sociétés indigènes. Leur vision, c'est de vivre une vie naturelle, sans en abusé des ressources naturelles. Chez eux, ils souhaitent vivre une vie non-industrielle. C'est-à-dire une vie sans la dégradation de la nature. Dans leur vision, il y a le maintien des animaux, des arbres, des sols, des eaux et des autres êtres biotiques et abiotiques.

À travers le tour du monde dans les sociétés traditionnelles que Rabourdin a fait, on voit que ces sociétés dites traditionnelles ont un mode de vie qui respecte et s'harmonise avec leur environnement. Elles ont des savoirs écologiques traditionnelles qui facilitent et rendent claire leurs vies face aux dégâts écologiques. À un niveau donné la conception environnementale des peuples traditionnels paraît naïve chez les modernes. Et c'est ce que la science nous présente encore comme primitive.

Chez les peuples traditionnels, ils considèrent la nature comme une divinité. C'est-à-dire qu'on ne doit pas dépasser certaines limites en rapport avec l'environnement. Dans ce livre de Rabourdin, nous avons un exemple précis sur le comportement de certaine société traditionnelle :

> « Pour la communauté d'Indiens Cris de Chisabi, situé à environ 1000 kilomètres au nord de Montréal, les animaux sont maître de leur destinée et décident eux-mêmes s'ils seront

> chassés ou non. Ce n'est pas l'homme qui réussit ou non à les chasser, ce sont eux qui décident ou non de se laisser chasser »[2].

Cette portion de recherche de Rabourdin en est une preuve de fidélité pour l'environnement chez les sociétés traditionnelles. De manière similaire, les Makunas d'Amazonie appellent « gens » (massa) à la fois les humains, les plantes et les animaux, et les attribuent une mortalité et une vie sociale semblables. Et dans ce sens certaines espèces animales bénéficient même des mêmes rites funéraires et presque les mêmes droits que les humains. Selon eux, c'est le respect et la protection à l'environnement. Sabine Rabourdin a aussi montré qu'il existe certains pasteurs du sud de l'Afrique qu'on appelle les Hereros. Chez ces Hereros, le sang de l'homme et celui du lion se valent les mêmes rites mortuaires. Les peuples de Nagas n'agissent pas autrement avec la tige. C'est dans ce sens qu'on dira que l' « animalicide » est traité de la même que l'homicide. Dans ces sociétés celui qui tuera un lion, un éléphant, un tigre, un crocodile et autres animaux de ces gens, sera souillé tout autant que celui qui ôte la vie à un homme. Il doit donc porter le deuil de l'animal qu'il a tué.

Cette valeur qu'ils donnent à ces animaux permet la protection et la non disparition de ces animaux. Qui protège les animaux et les attribue un droit semblable à l'humain, protège déjà une partie de son environnement. Chez ces peuples la valeur attribuée à l'homme est réciproque à celle des animaux. Ces animaux sont dans la nature et méritent une vie paisible, une vie possible à la distraction. Qui rend la vie difficile à ces êtres, se sépare légèrement de son environnement car cet environnement n'est rien d'autre que l'ensemble de tout ce qui nous entoure.

Rabourdin nous a montré une complicité entre l'homme et la nature dans certaines sociétés traditionnelles. À travers la coutume suivante rapportée par Frazer : « Dans les îles Yasawu, on ne mange jamais une noix de coco sans lui en demander la permission avant : _puis-je vous manger, mon chef ? »[3]. Dans ces sociétés, il y a une complicité entre l'homme et les autres êtres qui l'entoure. C'est comme la complicité d'une mère avec ses enfants. Ils ont une attitude vassale vis-à-vis de la nature. Pour les Wanikas d'Afrique

[2] Sabine RABOURDIN, *Les sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes, Paris, Delachaux et Niestlé, 2005*, p 40.
[3] Sabine Rabourdin, *Op. Cit*. P.41

orientale, la destruction d'un cocotier est équivalente au matricide parce que cet arbre leur donne la vie et la nourriture, « comme une mère à son enfant »[4].

Il existe un peuple de l'île d'Iran Jaya (Océanie) appelé les Amungmes. Chez eux ils pensent que, s'ils offensent les montagnes et la nature, ils offensent aussi leur mère. Et sur cette pennée qu'ils disent : « Nous pensons ainsi, nous les Amungmes, la Terre est notre Mère »[5]. Donc l'unité avec la nature est primordiale. Dans la pensée de ces peuples traditionnels, pour eux, la nature et l'homme ne font qu'un.

Comprenons avec ces sociétés traditionnelles qu'il n'est pas une question de domination ni de soumission dans les rapports que ces hommes peuvent entretenir avec les éléments de la nature, mais plutôt de la filiation et de l'union. Sabine Rabourdin a utilisé l'exemple de ces peuples traditionnels pour montrer les rapports que l'homme traditionnel établisse avec son environnement ou sa nature. Dans la majorité des sociétés traditionnelles, leur mode de vie avec la nature est proprement liée au respect de la divinité. Tout ce qui les entoure sont à respecter et à protéger. C'est-à-dire chez ces sociétés traditionnelles tout semble être en famille. Chez eux tous les êtres vivent en famille et l'homme est comme « le confident privilégié de l'univers ».

On retrouve également une telle conception familiale des éléments naturels chez le peuple Dwarnish. Chez eux ils disent :

> « Nos morts n'oublient jamais cette terre magnifique, car elle est la mère de l'homme rouge. Nous sommes une partie de la terre, et elle fait partie de nous. Les fleurs parfumées sont nos sœurs ; le cerf, le cheval, le grand aigle, ce sont nos frères. Les crêtes rocheuses, les sucs dans les prés, la chaleur du poney et de l'homme, tous appartiennent à la même famille »[6].

Cette portion qui explique la conception familiale des éléments naturels chez le peuple Dawrnish va toujours dans le sens de la complicité qui existe entre les êtres qui habitent la terre. Ils montrent également que l'homme n'existe pas en dehors de la terre et la terre

[4] *Ibid*.
[5] *Ibid.*
[6] Sabine Rabourdin. *Op. Cit.* P. 42

aussi a un sens grâce à l'homme. L'homme traditionnel a un aspect d'affection pour son environnement.

Notons que l'aspect sacré, maternel, fraternel de ces éléments naturels est omniprésent dans une grande partie des sociétés traditionnelles. Et c'est cette vision familiale qui fait que les sociétés traditionnelles respectent leur environnement. Sinon, une fois que la terre est sacrée, aimée et protectrice dans une relation maternelle ou paternelle, complice comme un frère, est-ce qu'on peut encore songer à lui faire du mal ? C'est dans cette logique qu'exprime le peuple Wintu :

> « Quand une société considère la nature imprégnée d'intégrité et de perfection, avec de surcroît la conviction de l'histoire partagée et de l'unité spirituelle qu'on rencontre dans les relations humaines, il n'y a rien de surprenant à ce que ses membres éprouvent une empathie profonde pour les souffrances de la terre quand elle est surexploitée ou maltraité. »[7]

C'est l'ensemble de ces comportements qui prouvent que l'homme traditionnel communique avec son environnement. Ils communiquent avec la nature parce qu'ils voient que les éléments naturels possèdent une même âme ou des caractéristiques identiques aux hommes.

L'empathie et la communication avec les éléments naturels sont omniprésentes dans les sociétés traditionnelles. L'interrelation de tous les êtres vivants va de soi lorsque l'on considère que toutes les formes de vie sur terre possèdent une origine commune : un même passé lointain les relie. C'est sur cette forme que les peuples Koyokons d'Alaska sentent spirituellement reliés à ce qui compose leur environnement. Ainsi vous verrez que les Dagaras de Burkina-Faso demandent pardon à la terre, par une prière, avant de la labourer pour leur déférente culture. Et cela ne les empêche d'ailleurs pas de recommencer. Malgré que la terre ne se plaint point.

Dans les sociétés traditionnelles il y a échange, réciprocité et respect. C'est cet échange qu'on voit chez l'Indien Shuar. Chez lui tout ce qu'il reçoit, il ne fait que l'emprunter et il le restituera. Avec les Kasuas, lorsqu'un animal est tué, sa mort est considérée comme un don des esprits, auxquels on offrira en retour une part de viande déposée auprès d'un arbre sacré. Comme tout prélèvement sur le milieu forestier devient

[7] *Ibid.* P. 43

synonyme de dette, les Kasuas modèrent leur ponction sur l'environnement, et cela se traduit finalement par une attitude écologique très respectueuse. Cette idée est une idée de la sacralisation qui se voit dans les sociétés traditionnelles. Et c'est parce qu'ils voyaient que toute sorte de blessure que l'on infligera à l'environnement, reviendra tôt ou tard. C'est dans cette idéologie que les aborigènes en affirment : « Quand vous détruisez un site, vous créez une ride qui va tout sillonner dans le cosmos comme la jarre de billes. Cela détruit l'équilibre et ce déséquilibre entraîne le chaos, la maladie et la mort des gens et de la nature »[8]. Dans la réflexion des aborigènes, se trouve l'idée de permanence qui préserve l'harmonie de leur environnement, et pas seulement pour se protéger eux-mêmes, mais pour protéger tous ceux qui vivent sur la terre, car si l'équilibre est rompu, où que ce soit, tout le monde en pâtit.

De même les Indiens Shuars d'Amazonie reconnaissent aussi l'importance du respect dans la relation relation de réciprocité avec son environnement. Ils en pensent ainsi :

> « Toute la vie d'un être humain dépend de son comportement, de son souci d'être à la juste place au sein de l'univers. Sachez que tout se paye sur cette terre, nos erreurs comme nos bonnes actions. Or j'ai la nette sensation d'être en visite ici dans la fabrique des maladies. Pour moi, être civilisé, c'est respecter tous les êtres et tous les esprits du "Grand Tout", aucun d'entre eux n'est là en trop. S'il y a tant de maladies dans vos villes, c'est que vous avez oublié cet enseignement essentiel. »[9]

Cette même notion de réciprocité se trouve aussi chez les Touareg. Chez eux ils ont un moyen de préserver de bons pâturages en vue de la saison sèche pour en avoir la régénération des pâturages d'hivernage à la cour de la saison pluvieuse. C'est-à-dire les pâturages situés à proximité du puits et qui ont été exploités au cours de la saison sèche doivent être rendus au vide, à la nature, pendant la saison des pluies. C'est ce qu'on appelle la réciprocité. La réciprocité représente donc un élément majeur de la perception traditionnelle. Ce que nous allons comprendre, c'est que dans ses rapports avec les éléments de la nature, l'homme traditionnel fait usage de prudence et de respect par souci de réciprocité.

[8] Sabine Rabourdin. *Op. Cit.* P. 45
[9] Sabine Rabourdin. *Op. Cit.* P. 45

L'ensemble de ces exemples montrent qu'un souci d'échange équilibre caractérise beaucoup de sociétés traditionnelles dans leurs relations avec leur environnement.

L'homme est un élément de la nature. Cette pensée de protection réciproque amène à se demander quelle est la place de l'homme pour les peuples traditionnels. Pour les Bochimans, ils pensent que nous avons le même droit d'exister que la plante et l'animal, que les nuages et la pluie, que l'air et la lumière, parce que tout est voisin sur cette terre. Et dans cette idée de voisinage, chacun prend où il le trouve ce dont il a besoin, mais ne prend rien de plus. Dans cette condition la nature constitue le fond commun. Si un être quelconque viole cette loi du droit commun, il fera le malheur de tous. Car la lune et le soleil, le vent et les nuages n'apporteront plus alors que la sécheresse et le mal-être, la maladie et enfin la mort. Pour ces peuples traditionnels, la place de l'homme est définie par rapport aux autres éléments de la nature, dans un souci d'équité et de droit partagé. C'est ce que disent les Kasuas traditionnels de Papouasie. Chez eux l'homme est perçu comme un maillon de la chaîne alimentaire, au même titre que les autres espèces. Donc on peut cannabiliser l'homme comme tous les autres éléments de cette chaîne s'il enfreint l'équilibre du biotope. C'est dans cette optique qu'explique Florence Brunois, ethnologue spécialiste de l'Océanie : « les implications du savoir écologique kasua ont une portée conservatrice concrète et immédiate qui rend ce savoir plus moderne que l'écologie moderne. »[10] De même, sentir sa vie menacée si l'on perturbe l'équilibre du biotope peut en effet être très convaincant pour inciter les gens à préserver l'environnement. Et cette perception de l'homme comme un maillon de la chaîne alimentaire repose sur une vision holistique où toutes les espèces, y compris l'homme, sont interdépendantes vis-à-vis de la régénération de leur environnement. Dans cette vision, l'homme dépend des autres espèces et des éléments de la nature pour survivre. Il n'est pas exclu de cet ensemble mais il n'en est pas non plus placé au centre. L'homme traditionnel dans ce sens ne fait pas seulement partie de la nature, il est lui-même la nature. C'est dans ce sens qu'on dira : « l'homme renferme l'univers et la Nature contient l'homme ».

[10] Florence Brunois *l'environnement en face*, Paris, 2005, P.34

Cependant, comprenons que l'homme traditionnel ne fait pas seulement partie de la nature, mais qu'il est lui-même la nature. Il perçoit la nature comme sa propre vie. Il est la nature, et la nature c'est lui.

La chanson préférée des sociétés traditionnelles, c'est de rechercher l'harmonie et l'équilibre dans la nature. Avec les peuples traditionnels nous avons vu les sentiments qui les amènent à préserver l'équité, sentiment maternel ou fusionnel, effet boomerang et autres. Demandez-vous pour quel but ils préservent la nature ? Chez eux, il s'agit tout simplement de la volonté, très largement partagée chez eux, de préserver l'harmonie du tout, de maintenir un état d'équilibre stable. Parce que chez eux, il est toujours plus difficile de rétablir l'équilibre naturel que de produire un déséquilibre.

Pour un indigène, l'environnement naturel est constitué de nombreux cycles et équilibres. Ces cycles et équilibres aboutissent à un état d'harmonie auquel les indigènes ont adopté leur mode de vie. Donc si on modifie cet équilibre ou le fait disparaître, ça va perturber leur mode de vie, et parfois ne pas survivre. Mais si cette pensée est valable pour leur environnement, elle l'est aussi pour l'ensemble de la planète. Les Igbos du Nigeria en pensent pareille dans leur langue : « les déviations qui perturbent l'ordre naturel sont appelées "aru", qui se traduit littéralement "abomination". Par ailleurs, le mot "aru" veut dire "crime contre la nature" »[11]. La vision de l'organisation des éléments naturels apparaît de façon récurrente chez les peuples traditionnels. Elle est si présente qu'elle dirige leur comportement écologique et social. Notons qu'avec les recherches sur le rapport homme/nature faite par Sabine Rabourdin sur les sociétés traditionnelles, l'homme traditionnel a une vision protectrice de son environnement. Parce qu'il établit un lien d'harmonie, de fidélité, du respect, d'équilibre, de réciprocité, et de la complicité avec la nature. Mais demandons-nous si le mode de vie des peuples traditionnels ou indigènes préserve-t-il totalement l'environnement ? Si oui, est-ce de manière volontaire ? Leur mode de vie n'a-t-il pas de conséquence écologique sur l'environnement ?

[11] Guéhi Jonas IBO, *Perceptions et pratiques environnementales en milieu traditionnel africain*, Paris. Puf. 1994. P. 24

### 3) Les conséquences écologiques de la vision des sociétés traditionnelles de la nature.

C'est vrai que la vision des sociétés traditionnelles préserve l'environnement dans le sens de l'habitation. Mais elle retardera l'humanité. Le comportement des sociétés traditionnelles fera que l'homme restera immobile dans le sens de recherche et du développement. Dans la perception traditionnelle, la recherche scientifique est faible. D'abord il faut se demander si le mode de vie des peuples traditionnels est vital et rapide à vivre.

Premièrement la manière de vivre des peuples traditionnels à des conséquences sur l'homme lui-même. Dans leur pratique traditionnelle face à l'environnement, on constate que les maladies les infectent à grand risque. Dans certaines régions traditionnelles les eaux ne sont pas protégées et ces dernières ont des infections qui envahissent leur population. Ils n'arrivent pas à contrôler certaines maladies parce que leur méthode pour se protéger est lente. Leur manière de protéger l'environnement les occasionne dans le domaine de la spiritualité. Chez les sociétés traditionnelles, la spiritualité engendre beaucoup de dégâts. Il n'y a pas trop de guerre physique, mais trop de guerre spirituelle. Dans le domaine de la spiritualité, les sociétés traditionnelles sont fortes. Et cette force en elles engendre des conflits. C'est-à-dire, les hommes de ces sociétés traditionnelles se bagarrent avec leur force de spiritualité. Et cela participe aussi à la dégradation de la nature.

Dans certaines régions de L'Afrique, surtout dans L'Afrique de l'ouest, les conflits spirituels sont énormes. Dans ces régions, ils existent des moyens efficaces pour cesser la pluie dans un moment donné. Ils ont aussi des moyens pour faire apparaître le soleil dans la pluie. Ce changement qu'ils fassent peut aussi entraîner un changement climatique. Les pratiques traditionnelles ne constituent pas une panacée étant donné qu'elles présentent aussi des inconvénients. En effet, la capacité de la population à gérer efficacement l'environnement à travers les connaissances locales est limité par des facteurs politiques, économiques et socio-historiques. De plus, il existe de nombreuses tendances sectorielles dans ce domaine, autrement dit des pratiques ou des rites qui sont propres à une famille ou une zone et donc qui ne sont pas partagées par tout le monde. Il y a aussi le caractère

plus ou moins occulte de certaines connaissances qui rend difficile leur implémentation dans un environnement plus large.

En outre, si l'on considère le fait que ces connaissances sont en général transmises oralement, nous comprenons qu'avec le bouleversement des voies traditionnelles de communication, l'élargissement des marchés internationaux, l'explosion démographique et l'exode rural qui s'en est suivi, ce système de valeurs est très vulnérable aux changements, surtout lorsqu'ils sont rapides. Et puisque les communautés locales sont moins incitées à réfléchir sur le devenir de leurs ressources, elles perdent progressivement leur savoir et leur savoir-faire. De nos jours, on trouve des paysans qui s'adonnent à une agriculture de subsistance (culture érosive dans les montagnes) qui est une autre cause de la dégradation de l'environnement. Ainsi, avec l'effritement des valeurs locales, soit les jeunes n'ont plus accès aux informations relatives à ces pratiques soit ils ne sont pas intéressés à les apprendre. Cette situation est d'autant plus grave qu'il y a une partie de la population de certains peuples traditionnels qui rejette la culture de leur pays ainsi que les valeurs qu'elle véhicule. Malgré cela, l'importance de ces pratiques traditionnelles n'est pas diminuée. Elle est même renforcée par le fait qu'elle soit présente sous diverses formes dans les coutumes de différents peuples. Dans le domaine de l'environnement, en Haïti par exemple et comme ailleurs, cette banque de connaissance préservée par la sagesse des anciens est étroitement liée à la manière de percevoir le monde et d'y habiter. Les peuples ont tout intérêt à assurer la conservation des écosystèmes qui sont leur foyer, une partie intégrante de leur culture et la source de leurs moyens de vie.

Ce qui différencie l'homme des autres êtres est sa raison. Cette faculté lui permet d'ordonner et de modifier pleine chose. Mais l'homme traditionnel se sent à l'aise dans ses actions qui semblent être primitives. Il lui sera difficile de résoudre certains problèmes qu'il vit. Parce qu'il se comporte comme les autres êtres, qui ont des pensées bornées, non changeable. Dans ces sociétés traditionnelles, il n'aura pas un moyen digne pour conserver des biens, surtout dans le domaine de l'agriculture et autres.

## CHAPITRE II : Éthique de l'environnement et modernité.

Dans ce chapitre nous allons monter la perception de la nature dans les sociétés modernes, leurs pratiques écologiques afin de déterminer les conséquences économiques de leur vision.

### 1) La perception de la nature dans les sociétés modernes.

Ce qui est moderne c'est ce qui est soit de notre temps, soit d'un temps plus ou moins rapproché du nôtre, par opposition à antique, à ancien. C'est ce qui est à la mode. Donc les sociétés modernes sont des sociétés d'actualité, c'est-à-dire les sociétés qui règnent pour l'instant. Comment les hommes de ces sociétés perçoivent l'environnement ?

Charles Péguy, en faisant commencer le « monde moderne » en 1881, y voit « la coupure symbolique entre l'ancien monde, marqué par la foi, la communauté, le travail, et le nouveau, corrompu par l'argent et le positivisme scientifique. C'est en effet à ce moment que la paysannerie commence à décliner et que s'impose l'industrie moderne »[12]. Cette perception moderne de la nature s'est commencée depuis que Descartes préconisait dans la sixième partie de *Discours de la méthode* que l'homme est comme « maîtres et possesseurs de la nature »[13]. La modernité réfère moins à une période chronologiquement définie, qu'à une idée régulatrice ou dérégulatrice, une culture et un état d'esprit (porté par un ensemble d'aspirations, de recherches, de valeurs) qui s'impose à la fin du siècle des lumières, siècle de la critique par excellence. Dans la perspective de Kant, qui a lui-même publié un article retentissant, « Qu'est-ce que les Lumières ? », nous pouvons dire que la modernité, c'est « la sortie de l'homme hors de l'état de minorité, où il se maintient par sa propre faute. La minorité est l'incapacité de se servir de son entendement sans être dirigé par un autre »[14]. En bref, la modernité serait donc la manifestation de la maturité critique qui, secouant le principe d'autorité, se présente comme la destruction des formes figées qui arrêtent l'évolution des arts, des sentiments, des idées et des mœurs.

---

[12] Charles Péguy, *un enfant contre le monde moderne*, Première édition, 2018. P. 84

[13] René Descartes. *Op. Cit*. P. 99

[14] Emmanuel Kant, *Réponse à la question « Qu'est-ce que les Lumières ?* » AK VIIIe, 35, œuvre philosophique, volume II, Paris, Gallimard, 1985, P. 209

En proclamant la liberté humaine par l'affranchissement de l'individu de toute tutelle socioreligieuse, la modernité nous introduit dans un univers où, pratiquement, il n'y a plus aucune place pour le sacré, au sens où ce mot renvoie à un Absolu ou à une transcendance dont dépendrait l'existence ici-bas. La nature, autrefois œuvre et domaine du Créateur, devient don généreusement offert à la connaissance et au travail de l'homme. Elle s'ouvre de ce fait à la connaissance objective et à l'exploitation scientifique. Et la rationalité scientifique et technique qui s'est emparée de tout a contribué à la désacralisation de la nature. Contrairement aux sociétés primitives ou traditionnelles qui cherchaient à comprendre la volonté des dieux dans la nature, les modernes y voient un ensemble de phénomènes essentiellement soumis à des lois physico-chimiques. On passe de la contemplation de la nature, habitat des dieux, à une description mathématique qui fournit la collection la plus précise, la plus condensée, mais également la plus complète d'informations sur les rapports ou lois existant dans la nature. La nature, réduite à un ensemble de lois, apparaît comme une entité muette sur laquelle l'homme peut exercer sa domination. On en arrive ainsi à une scission homme/nature dont l'ontologie cartésienne est l'un des fondements par la distinction opérée entre la substance pensante et la substance étendue.

Quel type de rapport de l'homme moderne à la nature ? Un rapport d'exploitation porté par l'économie capitaliste. L'homme, sujet raisonnable, ne perçoit la nature que comme un réservoir des biens livrés à lui comme propriété. Notons donc que dans la perception moderne, la nature est exploitable à la volonté de l'homme et non à la volonté des dieux.

On constate que c'est à partir du XVIII$^{e}$ siècle qu'apparaissent les caractéristiques que nous considérons ici comme modernes. À cette époque en effet se développe un processus qui va changer la face du monde : l'industrialisation. De là nous pouvons dire que la modernité et l'industrialisation vont de pair. La préoccupation des sociétés modernes est la croissance industrielle. On peut donc dire que la société moderne découle de l'industrialisation et aboutit à l'industrialisation. Et c'est pour cette raison que Bertrand de Jouvenel, économiste et philosophe du siècle dernier affirme que « modernisation et

industrialisation sont synonymes »[15]. Les sociétés modernes sont donc des sociétés industrialisées.

La vision des sociétés modernes, c'est d'être émerger et être les plus grandes puissances économiques. Dans leur vision se trouve l'idée d'évolution et de développement. Développement au sens que l'homme d'aujourd'hui n'exercera plus beaucoup de force avant de satisfaire ses besoins. Mais nos sociétés modernes récusent toute limitation. Leur caractéristique principale est d'être en quête d'une puissance sans limite, en particulier dans les domaines énergétiques et techniques. Et cette idée les amène à décider à la place de la nature. L'homme moderne, sa pensée du développement, l'oblige à décider à la place de la nature. C'est cette même vision qui l'amène se voir comme « maître et processeur de la nature ». C'est à lui de décider le sort de la nature. En tous ces termes, c'est pour chercher une liberté personnelle que l'homme moderne a décidé de vivre en fermant les yeux à la nature. Pour l'homme moderne, c'est comment faire pour multiplier ce qui serait difficile à multiplier et rendre doux ce qui est amer. C'est de la dénaturation. Les sociétés modernes ont l'idée du progrès.

**2) Les pratiques écologiques des sociétés modernes.**

Ce qui est moderne c'est ce qui est soit de notre temps, soit d'un temps plus ou moins rapproché du nôtre, par opposition à antique, à ancien. C'est ce qui est à la mode. Donc les sociétés modernes sont des sociétés d'actualité, c'est-à-dire les sociétés qui règnent pour l'instant. Comment les hommes de ces sociétés se comportent face à l'environnement ?

C'est à partir du XVIII$^{e}$ siècle qu'apparaissent les caractéristiques que nous considérons ici comme modernes. À cette époque en effet se développe un processus qui va changer la face du monde : l'industrialisation. De là nous pouvons dire que la modernité et l'industrialisation vont de pair. Notons en première position que les pratiques écologiques des sociétés modernes ont débuté de la révolution industrielle. La préoccupation des sociétés modernes est la croissance industrielle. On peut donc dire que la société moderne découle de l'industrialisation et aboutit à l'industrialisation. Et c'est

[15] Bertrand de Jouvenel dans L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique. De Pierre-André TAGUIEFF, p.70

pour cette raison que Bertrand de Jouvenel, économiste et philosophe du siècle dernier affirme que « modernisation et industrialisation sont synonymes »[16]. Les sociétés modernes sont donc des sociétés industrialisées.

Pour mieux comprendre les caractéristiques du mode de vie moderne, il faut comprendre le basculement que représente le passage des sociétés traditionnelles à la société industrielle. Même si la révolution industrielle est controversée, elle a permis de traduire l'indéniable et brutale accélération des transformations techniques et économiques qui a fait changer le monde d'époque. Dans la révolution industrielle, l'impact de l'homme sur la biosphère ne se manifestait que sous la forme de menaces locales : la déforestation, la pollution organique des rivières, agriculture plus ou moins respectueuse du sol et faibles menaces sur la biodiversité. Même jusqu'à la fin du Moyen-Âge, la pression de l'homme consistait à modifier l'usage des sols, à domestiquer certaines espèces animales et végétales et à en détruire certaines autres, tandis-que l'action de la nature se concrétisait par le dynamisme des climats et ses conséquences sur les écosystèmes.

La conquête du nouveau monde et l'émergence de la société moderne apparue dès la fin du XVII$^{e}$ siècle ont brusquement modifié les rapports des interactions entre homme et biosphère qui évoluaient lentement et demeuraient limitées dans l'espace. La modernité a fait modifier les éléments naturels de la vie. Dans les sociétés modernes, les hommes ont cherché à faire prospérer et développer le monde. Dans ce monde moderne, l'impact humain sur la nature devient brutalement beaucoup et plus important. La pénurie de bois en Grande-Bretagne amena à exploiter le charbon du sous-sol : la houille, un des ferments de la révolution industrielle. Or la force physique des hommes et des chevaux, l'utilisation du vent, du bois et les chutes d'eau fournissaient une énergie limitée, la machine à vapeur, fonctionnant avec la houille, recule ces limites de manière inouïe, à un horizon quasi infini aux yeux des hommes de cette époque. Cette machine à vapeur, génères-en quelque sorte l'impulsion qui permet de bondir d'une époque à l'autre. La « civilisation de puissance » prend corps : soudain il devient possible d'atteindre des vitesses inespérées,

[16] Bertrand de Jouvenel. *Op. Cit.* P. 52

de faire fonctionner des machines nécessitant une énergie colossale, de transformer la matière sous l'effet de pressions immenses.

En ce terme de processus d'industrialisation apparaissent de nouveaux matériaux, tels l'acier et le plastique. Aujourd'hui toutes les nations sont habituées à l'utilisation des objets plastiques. À titre de comparaison, les hommes rejettent aujourd'hui en deux semaines autant de déchets qu'il y en eut pendant toute l'année 1900. Après cette pollution, l'exploitation des minerais explose littéralement : la production mondiale de fer ne dépassait pas 300000 tonnes par an au début du XVIII$^{e}$ siècle, c'est-à-dire à peu près ce qu'elle était au Moyen-Âge. Mais au milieu du XIX$^{e}$ siècle, elle atteint 12 millions de tonnes. La quantité du charbon exploité passe de 15 à 700 millions de tonnes par an. Avec exploitation abusive de la nature, nous pouvons dire que l'homme moderne exploite son environnement de façon immodérée. L'exploitation fulgurante de ces ressources énergétiques, par la multiplication de biens de consommation qu'elle autorise, décuple la croissance démographique qui, à son tour, augmente encore l'exploitation des ressources. La demande en énergie atteint des proportions telles que, si nos sociétés devaient se passer de combustibles fossiles, le monde vivant actuel n'aurait plus la chance de répondre aux besoins des hommes. Dans ce sens, toutes les forêts du monde ne les feraient pas vivre plus de trois ans. Notons que c'est dans les ressources fossiles que la civilisation moderne est désormais contrainte de puiser pour répondre à ses besoins jusqu'à ce que ces ressources s'épuisent.

Dans ces sociétés modernes il y a l'absence de limite et la quête de puissance. Toutes les civilisations avaient mis en pratique une manière d’autolimitation. Les sociétés modernes récusent, elles, toute limitation. Ce qui les caractérise principalement, c'est d'être en quête d'une puissance sans limite surtout dans les domaines énergétique et techniques, la quête au cours de laquelle les ressources naturelles sont considérées non seulement comme inépuisables, mais aussi entièrement disponible pour notre seul usage. Donc chez les sociétés modernes, la volonté de s'affranchir des limites et des contraintes sont leurs caractéristiques. Ne pas s'imposer de limites, ou en tous cas s'en imposer le moins possible. En réponse à une consommation qui augmente indéfiniment, la technique cherche à accroître l'efficacité de la production, mais ce progrès ne compense point les

effets de l'emballement de la consommation. Dans une société industrielle, les automobiles, des tondeuses à gazon, des produits chimiques signifient la pollution et l'épuisement des ressources plus importantes.

On constate un autre trait caractéristique de nos sociétés modernes : l'individualisme. Adam Smith se demande : « quel est le moyen de l'abondance croissante ? »[17] Et il répond : « la division du travail, c'est-à-dire la spécialisation de chaque travailleur à la réalisation d'une seule tâche. »[18]. Cela permet en effet, en augmentant la rapidité et la dextérité et en réduisant les temps morts, d'accroitre la productivité. En ce sens, Smith est le symbole d'un modèle social et politique basé sur l'individualisme comme réponse à la satisfaction grandissante des besoins. L'individualisme permet donc d'améliorer la productivité et donc la puissance, mais il encourage aussi la consommation. Ainsi Smith explique qu'un égoïsme maximal est de l'intérêt matériel de chacun, mais aussi de celui de la société. C'est ce qui justifiera le fort développement de l'individualisme qui suivra la révolution industrielle. Le partage des terres et la mécanisation autorisée par l'industrialisation atteindront en profondeur la relation de la communauté avec son environnement. Si l'industrialisation accentue la dépendance des hommes entre eux par la spécialisation qu'elle provoque, elle renforce donc surtout l'individualisme, et la nouvelle puissance mise dans chaque main permet à l'homme d'entrer dans l'ère de l'abondance. Sa puissance individuelle ainsi décuplée, permet à l'homme de se voir libérer de nombreuses contraintes sociales et naturelles. En outre, l'effet de l'homme moderne sur la nature s'en trouve accru, parce que chaque individu est en mesure de polluer ou de consommer à volonté les ressources de son environnement tout en négligeant sa responsabilité, car inconsciemment il la délègue encore à la collectivité. L'homme accepte volontairement la puissance mise entre ses mains par le pouvoir d'achat dont il dispose, mais il n'accepte pas les responsabilités que cette puissance engendre. Avec ces preuves les sociétés modernes consomment l'environnement sans se soucis des conséquences.

[17] Adam Smith, Dans *La richesse des notions, théorie des sentiments moraux* paru en 1776, un an après la fabrication des premières machines de Watt qui ont lancé la révolution industrielle, un des ouvrages fondateurs des sociétés modernes,

[18] *Idem*

Ici c'est la relation de l'homme avec sa nature qui permettra de mieux cerner ce que « moderne » veut dire. Pour les modernes, la nature est tout ce qui ne relève pas de l'humanité : choses inanimées, lois auxquelles ces choses obéissent. Comprenons donc que c'est à l'aide de la modernité que l'homme s'est exclu de la nature. Et il a créé en même temps une classe de phénomènes qu'il qualifie de « naturels » et une autre où ceux-ci seront dits « humains » tout en oubliant certains «hybrides », mi-naturels mi-humains. Pour l'homme moderne, la nature représente tout ce qui lui est extérieur. Elle est régie par des lois mécaniques qui ne prennent en compte aucun critère présent dans les rapports de l'humain, comme sentiment ou la conscience. Notons que cette manière de percevoir la nature comme un ensemble de réalités placées hors de la sphère des rapports humains est récente en Occident. Comprenons aussi que du Moyen Âge jusqu'à la Renaissance, l'homme était moins hors de la nature. Dans ces époques l'homme ne considérait pas la nature comme un ensemble distinct de l'humanité. Avant la révolution industrielle occidentale, les activités humaines n'étaient pas nettement séparées de la nature. C'est à l'instar de cette révolution industrielle occidentale que l'homme a fait dos à nature. Et il ne se soucie plus de la nature et aussi de la conséquence que cela peut engendrer. Et de là les usages traditionnels de la terre des anciens deviennent une gêne pour les sociétés modernes (productiviste) naissante. La spécialisation, particularité des sociétés modernes visant à la productivité, s'applique dès lors de plus en plus aux espaces majeurs que sont les espaces forestiers et s'étend aux espaces ruraux. On en remarque une fraction des espaces juste pour l'augmentation des productions. L'homme et la nature deviennent alors des domaines ontologiques nettement distincts. Ces arguments montrent réellement que l'homme moderne est hors de la nature. L'homme moderne n'a presque plus de rapports libres avec le monde naturel. Ces rapports, de plus en plus consistent à ne voir dans la nature qu'un paysage ou qu'une usine à produire des richesses.

Petit à petit, les sociétés modernes sont devenues, comme le préconisait Descartes, maître et possesseur de la nature. Et elles sont parvenues parce qu'ils ont renoncé à la nature, à lui attribuer des traits qui n'appartiennent, pour eux, qu'à l'humain. Portées par leurs appétits de domination et de maîtrise du milieu, les sociétés modernes inventent une gestion généralisée de la nature par l'homme. On voit donc imperturbablement

surexploiter les sols au-delà de leur potentiel de renouvellement, multiplier les contraintes sur les habitats de certaines espèces au point de les faire disparaitre irréversiblement, dépasser le seuil limite de pollution de l'air urbain, celui de la purification naturelle de l'eau, des émissions de gaz à effet de serre recyclable par la biosphère, de la déforestation qui permet encore un maintien du couvert forestier. Avec tous arguments l'homme moderne a l'idée de dominer la nature. Notons que dans tous les pays du monde, la tendance est d'accroître l'exploitation des ressources naturelles, pour soutenir l'évolution démographique mais aussi pour tenter de répondre à une exigence grandissante de confort. Face à ces menaces, l'idée d'une protection est apparue. Mais, à y regarder de plus près, cette protection n'est qu'une autre forme de domination.

En général, les activités humaines des modernes ont des répercussions sur l'environnement lorsque : elles produisent des rejets (émission de polluants, eaux usées, production de déchets, etc.); elles modifient (dégradent) le sol et l'habitat; elles utilisent et font disparaître les ressources.

Il existe d'autre part des principaux éléments environnementaux et des activités des modernes qui ont des effets sur l'environnement. Nous aurons intérêt à les énumérer pour montrer leurs effets sur l'environnement. Dans le cadre de votre vérification, veuillez examiner l'information ci-dessous et réfléchir à la manière dont les politiques, les programmes, les projets et les activités opérationnelles de votre entité pourraient avoir des effets sur l'environnement, soit directement (dans le cadre de ses propres activités), soit indirectement, en raison du contrôle ou de l'influence que l'entité exerce sur les activités d'autres entités.

Exemples d'activités dans l'air : transport (tous les modes de transport); raffinage et distribution dans le secteur de l'énergie; production d'électricité (combustion de charbon, gaz naturel); utilisation de fluides de refroidissement ou de fluides frigorifères (substances qui appauvrissent la couche d'ozone); fonte de métaux et autres activités industrielles (p. ex. pâtes et papiers, industries chimiques et autres industries lourdes); exploitation minière; utilisation de pesticides en agriculture; incinération des déchets; utilisation de divers produits chimiques volatils.

Effets environnementaux possibles de ces activités : émissions de dioxyde de carbone et d'autres gaz à effet de serre (qui aggravent le réchauffement de la planète); appauvrissement de la couche d'ozone; détérioration de la qualité de l'air; smog (notamment particules et ozone troposphérique); effets sur la santé humaine et la vie sauvage (p. ex. troubles des voies respiratoires supérieures et augmentation du nombre d'hospitalisations); acidification des lacs et des rivières (pluies acides); dépôt de polluants atmosphériques sur les terres et les plans d'eau.

•Exemples d'activités sur les eaux de surface (lacs et rivières) : déboisement des rives; exploitation forestière et minière; collecte, entreposage et élimination des déchets agricoles; épandage de pesticides; rejet d'eaux usées; rejets industriels et autres (p. ex., pâtes et papiers, exploitation minière, industrie chimique, transformation des aliments); déversements et rejets accidentels de polluants; navigation de plaisance / transport maritime (rejets de carburant, d'eau de ballast, etc.); décharge de déchets dans les dépotoirs (lixiviation); ravitaillement en combustible; assèchement et élimination de terres humides; construction d'infrastructures (digues et ponts, etc.).

*Effets environnementaux possibles de ces activités : diminution de la qualité de l'habitat des poissons et d'autres organismes aquatiques; accroissement des eaux de ruissellement et de l'érosion; décroissance des populations de poissons; dégradation de la qualité de l'eau (polluants, agents pathogènes, bactéries, nutriments); nécessité de développer les infrastructures et les activités de traitement de l'eau; prolifération des algues; diminution de la biodiversité; empiètement d'espèces exotiques envahissantes (la moule zébrée).

•Exemples d'activités sur les eaux souterraines : approvisionnement en eau destinée à la consommation et aux usages domestiques ; captage d'eau à des fins industrielles; irrigation; gestion du fumier (collecte, entreposage, épandage); entreposage de carburants (réservoirs), distribution, activités de ravitaillement; enfouissement des déchets (dangereux et non dangereux); expansion urbaine (déboisement et accroissement des surfaces dures).

*Effets environnementaux possibles de ces activités : baisse de la qualité de l'eau souterraine (polluants / toxines, hydrocarbures, agents pathogènes, bactéries, etc.); dégradation de la qualité de l'eau potable; nécessité de développer les infrastructures et les activités de traitement de l'eau; diminution des réserves d'eau souterraine disponibles; effets sur l'eau de surface (qualité et quantité); explosions (dues aux hydrocarbures et aux carburants).

•Exemples d'activités sur les zones côtières et marines : rejets d'eaux usées; pêche commerciale, travaux de dragage; immersion en mer de déchets; production énergétique (prospection, forage et distribution); navigation de plaisance / transport maritime (rejets, ravitaillement en carburant, changement d'eau de ballast, etc.); aquaculture; expansion urbaine (déboisement des côtes et destruction de terres humides); déversements ou rejets accidentels.

*Effets environnementaux possibles de ces activités : altération ou dégradation de l'habitat des poissons et d'autres habitats marins; décroissance des populations de poissons; augmentation des cas de maladie chez les poissons et du nombre des agents pathogènes qui les touchent; dégradation de la qualité de l'eau par exemple : polluants (y compris les hydrocarbures), agents pathogènes, bactéries, nutriments; espèces exotiques envahissantes; effets socioéconomiques; réduction de l'activité touristique.

•Exemples d'activités sur le sol : création d'infrastructures de transport (routes, autoroutes, ponts); expansion urbaine (déboisement); exploitation forestière (y compris la construction de routes d'accès et l'épandage d'herbicides); exploitation minière; agriculture (travail du sol, exploitation de grands pâturages, épandage de fertilisants et de pesticides, pratiques d'agriculture intensive); épandage de fumier et de boues d'épuration; expansion du tourisme et des activités récréatives (centres de ski, terrains de golf, etc.); production pétrolière et gazière / exploitation des sables bitumineux; entreposage de carburants ou d'autres matières dangereuses (dans des réservoirs); mise en décharge ou élimination des déchets (déchets dangereux et non dangereux); déversements ou rejets accidentels (durant le transport ou à partir de sources fixes); entraînement militaire (utilisation de sites d'entraînement).

*Effets environnementaux possibles de ces activités : appauvrissement des ressources renouvelables et non renouvelables ; contamination des sols et de l'eau souterraine; érosion / désertification; dégradation / destruction d'habitats sauvages; dégradation / destruction de terres humides; réduction de la biodiversité (organismes du sol, plantes, animaux sauvages); accroissement du ruissellement de surface / des eaux pluviales; déchets miniers (résidus); développement de zones reculées.

•Exemples d'activités sur le climat. Le changement climatique mondial est souvent considéré comme une source de menace pour la biodiversité. Des études montrent que les changements climatiques ne sont pas seulement un problème de conservation pour l'avenir, mais aussi une menace actuelle pour les espèces et les écosystèmes. Parmi ces changements nous avons : Changements dans les populations et Biologie de la reproduction ; Changements de la phénologie; Changement dans la répartition géographique; Changements au niveau des communautés et des écosystèmes;

Le risque d'extinction du changement climatique. La contribution des changements climatiques à la crise d'extinction dépend de la rapidité à laquelle les espèces peuvent répondre aux changements. Le changement climatique en cours est une source supplémentaire de stress pour les espèces déjà menacées par l'impact anthropique et les changements environnementaux mondiaux. L'ensemble des pratiques écologiques menées par les sociétés modernes ont impacté l'environnement. L'ensemble de ces conséquences seront énumérer dans les lignes à suivre.

### 3) Les conséquences écologiques de la vision des sociétés modernes de la nature.

Les activités humaines des sociétés modernes ont des impacts sur la nature et représentent une crise environnementale globale. Les activités humaines sont à l'origine des problèmes environnementaux qui affligent la planète et les êtres humains. Il y a aussi cinq facteurs aggravants, d'ordre « culturels » pris dans son sens large, qui sont la croissance démographique, la croissance de la richesse de certaines populations, l'innovation technologique (complexification), les failles de la gouvernance et le comportement social. Comme on l'a vu dans un article précédent, les activités humaines peuvent se diviser en

six classes : le prélèvement des ressources, la fabrication de biens, le transport des biens et des personnes, l'agriculture et l'élevage, l'urbanisation et la production et consommation d'énergie.

Ces activités humaines ont trois catégories principales d'impacts (ou conséquences directes), soient : l'épuisement des ressources ; la pollution ; la destruction des habitats. Ces trois types d'impact anthropiques ne sont pas totalement indépendants puisque la pollution, par exemple, contribue à la détérioration des habitats, donc à leur destruction. Mais dans son sens strict, la destruction des habitats, est une transformation radicale d'un écosystème par l'être humain. Des exemples typiques sont donnés par la déforestation ou la transformation de tout autre écosystème, par exemple pour ouvrir des terres agricoles.

La pollution ne se limite pas uniquement à la pollution dite « chimique » telle qu'on la considère habituellement. Dans un sens plus général, la pollution se définit comme une contamination de l'environnement qui résulte des activités humaines, et qui nuit aux espèces vivantes, aux êtres humains ou au fonctionnement des processus terrestres. Cette contamination peut être due soit à une nouvelle répartition dans la biosphère de molécules initialement présentes sur Terre, soit à l'introduction d'une nouvelle substance. Cette définition inclut donc par exemple les gaz à effet de serre (GES) comme le CO2, qui certes n'est pas toxique directement et qui ne peut être considéré comme exogène à l'atmosphère, mais qui cependant affecte le climat. Ces trois conséquences directes des activités humaines sont à l'origine des diverses crises environnementales qui ont des effets locaux autant que globaux. Par suite, ces crises sont regroupées sous le terme de crise environnementale globale. Ces liens entre les activités humaines et leurs facteurs aggravants, leur impact direct (ou conséquences) et la crise globale sont schématisés sur les expressions ci-dessous : activités humaines, impacts et crise écologique.

Les huit crises environnementales qui constituent la crise globale sont : l'érosion de la diversité biologique (incluant la perte des services écosystémiques); la dégradation des océans (notamment l'acidification); le réchauffement planétaire et les changements climatiques (incluant la hausse du niveau des océans); l'altération des cycles biogéochimiques (azote, phosphore, eau); la diminution de la qualité des sols; la

déforestation; la désertification; raréfaction de l'ozone stratosphérique (trou de la couche d'ozone).

La plupart de ces crises environnementales sont interconnectées, ce qui rend leur le problème particulièrement complexe. Par exemple, l'émission de CO2 contribue à la fois au réchauffement planétaire et à la dégradation des océans du fait de l'acidification de l'eau océanique. Les gaz qui contribuent au réchauffement climatique sont souvent les mêmes qui participent à la disparition de l'ozone stratosphérique. Le réchauffement planétaire joue par ailleurs un rôle sur la disparition des espèces, du fait d'un accroissement de leur vulnérabilité, et sur la destruction des habitats comme c'est le cas aux pôles. La déforestation contribue autant à l'épuisement de la ressource arboricole qu'à la destruction de l'habitat forestier. De plus, la déforestation contribue aussi au réchauffement planétaire, à la dégradation des sols et à l'érosion de la biodiversité. La modification du régime pluviométrique local, du fait de la déforestation ou des changements climatiques, affecte le cycle de l'eau. La pêche en mer est à la fois à l'origine de la dégradation des fonds marins et de la pénurie de la ressource halieutique. De nombreux autres liens existent mais ils sont trop nombreux pour être décrits ici.

Finalement, ces crises environnementales contribuent à différentes crises humaines (impacts sur les populations) telles que : la réduction de la disponibilité, de l'accès et de la qualité de l'eau potable; l'accès aux soins sanitaires; la crise alimentaire; les réfugiés environnementaux (réfugiés climatiques); les catastrophes environnementales (inondations, sécheresses, etc.); la menace pour la santé (maladies pulmonaires, cardiovasculaires, perturbation du système hormonal et du système nerveux, cancers, problèmes respiratoires et neuropsychiatriques, altération du développement fœtal et du système immunitaire, maladies endocriniennes et dysfonction de la reproduction); les pertes pour la culture et la science.

Les impacts humains de ces crises sont nombreux. À titre d'exemple, la pollution, notamment celle de l'eau et des aliments, constituent une menace pour la santé. C'est aussi vrai des changements climatiques. Le réchauffement planétaire a par ailleurs déjà forcé le déplacement de certaines populations et augmentent la fréquence et l'intensité des événements extrêmes et de leurs dévastations. La sécheresse et les changements

climatiques aggravent la crise alimentaire. La disparition des espèces réduit l'inspiration culturelle ou la possibilité d'acquérir de nouvelles connaissances scientifiques tirées de la nature.

Cependant, d'autres facteurs humains contribuent encore plus directement à ces menaces qui pèsent sur le bien-être des populations. Citons la crise économique et financière, la corruption des États, le système socio-économiques et nombre de pratiques de la société. À titre d'exemple, l'implantation de grandes monocultures ou de zones industrielles gazières et pétrolières dégrade l'environnement des résidents et nuise à leur santé ou forcent leur déplacement. Aussi, les catastrophes environnementales ont des répercussions plus importantes qu'elles le devraient du fait que les populations vivent dans des zones que l'on sait à risque.

L'ampleur des activités humaines ne fait que croître, de sorte que leurs effets augmentent en équipollent. Les crises environnementales s'accentuent également et les conséquences sur l'être humain commencent à nous menacer sérieusement. Les sociétés les plus pauvres, donc les plus dépendantes de la nature, sont les plus vulnérables et sont déjà affectées, mais les sociétés indépendantes ne sont nullement à l'abri et ressentent déjà les effets pervers de nos modes de vie. Des changements sociétaux de grande ampleur doivent donc être amorcés au plus vite avant que la situation de nous échappe totalement.

Notons qu'il existe des liens entre les activités humaines et notre culture moderne, les différents types d'impacts que ces activités induisent, les crises environnementales majeures qui frappent la Terre et les impacts sur les populations. Ces liens nous font comprendre que nous devons adopter au plus vite de nouveaux modes de vie qui respectent le fonctionnement des processus terrestres et l'intégrité de la nature.

## CHAPITRE III : Défis et enjeux éthiques : quelle éthique faut-il pour l'environnement.

Dans ce dernier chapitre, nous montrerons les contributions de Sabine Rabourdin pour une bonne éthique, montrerons aussi les pratiques écologiques traditionnelles face au monde contemporain afin de déterminer les moyens possibles pour la sauvegarde de l'environnement.

### 1) Les contribution de Sabine Rabourdin.

Sabine Rabourdin a écrit cet ouvrage pour prévenir les sociétés modernes et en générale toutes les sociétés du monde contre les crises écologiques que subisse l'humanité. Elle invite les sociétés modernes d'aller s'inspirer des techniques de protection de l'environnement des sociétés traditionnelles. Car les sociétés traditionnelles ont un mode de vie qui protège l'environnement. L'auteur fait comprendre aussi qu'il n'est pas question de dire aux modernes de redevenir traditionnelles, mais plutôt de prendre connaissance de leur manière d'adaptation à la nature. C'est pour cette raison qu'il précise :

> « Précisons qu'il n'est pas question ici de proposer aux sociétés modernes de troquer leur mode de perception de la nature contre celui des peuples traditionnels ; ce serait absurde par définition. Il s'agit de s'intéresser au mode traditionnel de cette perception, d'abord parce qu'il est passionnant en lui-même, mais aussi parce qu'il permet de faire ressortir des approches et des techniques de gestion dont peuvent certainement s'inspirer les sociétés modernes pour sortir de la crise écologique et même sociale dans laquelle elles se sont engluées. »[19]

Comprenons toujours avec elle que les sociétés traditionnelles aussi ont leurs insuffisances. Et elles ont aussi besoin des choses modernes, modernes en sens de la réorganisation. C'est pour cela qu'elle précise :

> « Si les sociétés industrielles ont besoin de trouver les moyens de remédier à leur manque de durabilité, les peuples traditionnels ont besoin, quant à eux de se forger une voie qui leur soit propre pour entrer dans la modernité. Une voie différente de celle des sociétés modernes, en tout cas différente

[19] Sabine Rabourdin, *Op. Cit*. P. 36

> de celle, non durable, que les sociétés modernes veulent leur imposer »[20].

Si nous nous rappelons du titre de cet ouvrage *Les sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes,* nous verrons en première position que Rabourdin sache que les sociétés modernes devront utiliser les modes traditionnels pour secouer et corriger les crises écologiques dont elles souffrent. La première contribution de cette dernière est de connaître le milieu et l'impact de l'homme. Si nous voulons préserver notre environnement, il est nécessaire de bien le connaître et de savoir mesurer l'impact que l'on fait peser sur lui. Il existe bien sûr plusieurs manières de connaître, plusieurs degrés dans la connaissance. Mais chez elle, il ne s'agit pas de juger de la connaissance spécifique des diverses sociétés, mais plutôt de revoir certaines idées courantes sur l'étendue et la finalité du savoir traditionnel sur la nature. Il dit aussi de valoriser les ressources et limiter les déchets. Par exemple, depuis que la valorisation de chaque ressource jusqu'au recyclage des déchets, les populations traditionnelles luttent en permanence contre le gaspillage donc contre l'exploitation inutile et excessive de la nature. C'est pour cela dans certaines sociétés, les scrota (bourses) des taureaux servent à faire des sacs à tabacs, des cuillères et d'autres menus objets. Avec les poils de la queue, on fabrique les glands décoratifs que les jeunes filles portent pour danser ; ou qu'on suspend aux cornes du bœuf favori. Les os s'emploient pour faire des armes de petite taille, des battoirs, des pitons, des grattoirs. On découpe des cuillers dans les cornes et on en fait des pièces de harpons. Donc pour elle, il faut valoriser les ressources et limiter les déchets pour rendre propre son environnement. C'est comme la devise des sociétés de Tuchtones du nord de L'Amérique : « Qui ne gaspille pas ne pille pas »[21].

Sabine Rabourdin nous invite à modérer notre consommation. On l'a vu, les sociétés modernes se caractérisent par une volonté de s'affranchir des limites, souvent au-delà de leurs besoins, ce qui porte préjudice aux écosystèmes et endommage les stocks non renouvelables des ressources naturelles. Vous verrez que la recherche d'optimisation des ressources et la chasse au gaspillage chez les peuples traditionnels vont de paix avec la volonté de modération. C'est dans cette logique que le peuple Wintu s'exprime ainsi :

[20] Sabine Rabourdin, *Op. Cit.* P. 205

[21] Sabine Rabourdin, *Op. Cit*. P. 205

> « Quand nous, Indiens, tuons un anomal, nous le mangeons en totalité. Quand nous déterrons des racines, nous ne creusons que de petits trous. Quand nous construisons nos demeures, nous ne creusons que de petits trous. Quand nous brûlons l'herbe pour capturer les sauterelles, nous ne détruisons pas tout. Nous secouons les arbres pour faire tomber les glands et les pignons. Nous ne coupons pas les arbres. Et nous n'utilisons que le bois mort »[22].

Donc vous allez voir que ces sociétés consomment les ressources modérément. Et cette cette modération que souhaite Rabourdin.

Elle parle aussi d'une économie écologique. Elle a donné l'exemple de plusieurs sociétés qui pensent à économiser leur écologie. Les peuples étudiés par l'anthropologue Marshall Sahlins définissent à l'avance l'étendue des besoins de la société. La production se voit ainsi limitée, sous peine de laisser l'économie échapper au social. La cohésion du groupe et le partage des richesses sont assurés par un système de dons et de contre-dons qui permet d'éviter les situations de manque. C'est ce qu'explique les Bochimans en disant « Chacun prend où il le trouve ce dont il a besoin, mais ne prend rien de plus. C'est à cette condition que la nature reconstitue le fonds commun ». Les systèmes d'organisation de l'espace et de la production sont souvent fondés sur des échanges complexes entre communautés, qui permettent d'optimiser la satisfaction des besoins, d'éviter la surproduction et le gaspillage. Donc pour Rabourdin, il ne faut pas dépasser ses besoins. Car cela peut entraîner un gaspillage des ressources et endommageant l'économie écologique.

Cet auteur nous invite à adapter l'habitat. Elle dit : « Si l'accumulation de ressources est perçue comme contraire à la préservation du milieu, il est de même d'une autre forme d'accumulation : celle de l'habitat »[23]. Plus l'habitat est dense, plus l'impact sur le milieu et la pollution sont importants, car davantage de déchets sont produits sur une surface plus limitée. En toute situation, c'est l'adaptation qui compte. Vous verrez que certains peuples traditionnels s'adaptent à leurs constructions qui sont généralement constituées de matériaux recyclables ou biodégradables, bois, végétaux, terre ou parfois pierres, et surtout locaux. Elles sont aussi particulièrement remarquables par leur gestion de la

[22] Sabine Rabourdin, *Op. Cit*. P. 71

[23] Sabine Rabourdin, *Op. Cit*. P.76

chaleur, du froid et de la ventilation. Donc le fait d'adapter l'habitat réduire le taux d'impact sur le milieu, et c'est ce qui nous importe Sabine Rabourdin.

Elle souligne de répartir les atteintes faites au milieu. Comprenons avec elle que les atteintes liées à la présence de l'homme sur l'environnement et les ressources naturelles seront d'autant plus minimes que cette atteinte est dispersée, spatialement, de manière à limiter la saturation, mais aussi temporellement pour assurer le renouvellement. Ce qui est évident est le seuil. Tout dépend en fait du type de milieu. Dans le souci de répartir les atteintes faites au milieu, vous verrez que la plupart des territoires de chasses des sociétés traditionnelles sont ainsi divisés en plusieurs sections gérées par des familles ou par des individus et sur lesquelles on chasse périodiquement.

Sabine Rabourdin nous invite à maîtriser la densité. Il est très primordial que l'on contrôle la démographie pour que l'utilisation de nos ressources soit la réponse aux contraintes de notre environnement. C'est dans cette optique que la démographie constitue en effet une question essentielle, mais complexe, dans les rapports avec l'environnement. La majorité des sociétés traditionnelles affichent des densités de population très basses comparées à celles des sociétés modernes. Sur cette perception certains peuples traditionnels contrôlent leur procréation humaine. C'est pour cela que les Yanomamis ont leur propre mode de régulation de la démographie. Et ils en disent :

> « Je ne crois pas qu'il y ait plus de deux ou trois enfants par famille. La forêt ne pourrait nourrir un trop grand nombre de personne réunies en un seul lieu. D'ailleurs, il existe une régulation des naissances. Une femme ayant accouché ne doit pas, selon les croyances, avoir de rapports sexuels avant trois ans, c'est-à-dire avant que la période d'allaitement ne soit arrivée à son terme. Cet interdit coutumier est bien entendu souvent transgressé... ici comme ailleurs, les hommes aiment séduire et les femmes plaire »[24].

C'est parce que ces peuples maîtrisent leur densité. Et c'est pour cette raison qu'il limite leur risque de naissance. Et chez eux ce système pouvait aller, il est vrai, jusqu'à pousser au suicide un homme qui enfreignait ces lois. Donc toutes ces astuces sociales, au même titre que les pratiques courantes de l'avortement ou l'abondance des interdits sexuels,

[24] Sabine Rabourdin, *Op. Cit*. P.80

représentent des techniques permettant à la population de ne pas dépasser un seuil au-delà duquel elle serait en péril.

L'auteur se soucie aussi sur la gestion des ressources naturelles. Pour elle, à part le savoir scientifique moderne, le seul bénéficiant d'une pleine légitimation en Occident au XX$^{e}$ siècle, il existe d'autres formes de connaissance. Celles qui utilisent le support de la mémoire traditionnelle ou intergénérationnelle en sont un exemple. Bon nombre de pratiques sociales s'appuient sur elles, et par conséquent bien des systèmes de gestion écologique. La gestion des ressources naturelles dans la plupart des sociétés traditionnelles est basée sur des interdits. Et ces interdits permettent d'éviter la dégradation des ressources naturelles. Donc la plupart des mythes ont une portée naturaliste qui permet une connaissance extrêmement profonde du milieu par chaque individu. Et là il existe du respect envers les ressources. En outre, les mythes et traditions, les sociétés traditionnelles disposent d'autres méthodes pour bien gérer les ressources au quotidien. Il existe chez elles, l'organe de contrôle, chamanisme, maître des ressources. L'ensemble de ces méthodes contribue à la bonne gestion des ressources naturelles. C'est la cohérence de l'organisation sociale qui maintient une discipline d'occupation et d'utilisation du territoire. Dans tous les cas, chaque individu y est impliqué par des responsabilités ou des droits d'exploitation. Parce que nous sommes tous des êtres et nous en avons tous besoins. Il reste maintenant à savoir si cette gestion des ressources naturelles se révèle aussi efficace que durable.

En effet Rabourdin nous invite à favoriser des pratiques durables. Favoriser les pratiques durables chez elle, c'est cherché les moyens possibles de la protection de l'environnement qui seront durables. Pour cela, bon nombre de pratiques traditionnelles aboutissent à préserver la biodiversité, bien que le but poursuivi soit autre. Quelques communautés autochtones du nord de l'Alberta avaient recours au feu pour chasser. Ils créaient des clairières, des sentiers et des corridors de végétation, où bien logé, le gibier était aussi plus accessible. Il suffisait de l'y cueillir. Ces sentiers, ces corridors favorisaient la biodiversité. Des recherches ont montré combien la présence de certaines sociétés traditionnelles ont favorisé la cohabitation des espèces animales et végétales. La biodiversité des lieux traditionnels a été également favorisée par leur souci constant de

gestion durable des ressources naturelles, alliant une faible appropriation matérielle de la nature à un système de connaissances symboliques dignes de l'écologie moderne. Rabourdin nous invite à mettre en exercice ces pratiques durables de ces sociétés. Pour se rappeler d'exemple des Amérindiens, on peut affirmer que la faible densité de leur population conjuguée à la sophistication de leurs techniques de culture et de chasse sélective leur a permis d'exploiter un écosystème fragile pendant des milliers d'années sans en bouleverser les équilibres.

L'auteur nous invite à savoir s'adapter. L'adaptation est la grande chose que l'homme doit avoir sur lui-même. La plupart des sociétés traditionnelles préfèrent s'adapter au milieu où elles vivent en modifiant leurs habitudes plutôt que de perturber l'environnement, même si les conditions sont difficiles. C'est une preuve de maturité envers soi-même que Rabourdin nous montre. Vous verrez qu'un nomadisme, loin d'être un déplacement livré au hasard, constitue une réponse fine et appropriée à la contrainte imposée par les écosystèmes. En Tanzanie par exemple, au début du siècle dernier, grâce aux techniques pastorales, l'importance des troupeaux s'ajustait aux oscillations pluviométriques du climat. Certains habitants pratiquaient des cultures alternées, car ils n'avaient pas d'autres façons sur leur terrain en pente, de conserver la fertilité du sol. Avec ces régions, les hommes ont utilisé une irrigation savante pour pallier les difficultés climatiques. Leur système est flexible, il s'adjoint au besoin de nouveaux éléments de façon à le rendre durable. L'ensemble de ces pratiques permet de savoir s'adapter aux milieux pour éviter des crises en voulant créer des choses de facilité.

Ainsi il faut désormais utiliser les multiples potentialités d'une terre. Sur ce point Rabourdin nous fait comprendre que l'utilisation multiple de la même terre peut aider à minimiser la ponctuation sur le milieu. Et on retrouve cette attitude chez beaucoup de peuples traditionnels, qui combinent usages et acteurs sur un même lieu. Leurs divers utilisateurs sont donc les constructeurs, les pisciculteurs, les cultivateurs, les porcs, les éleveurs et autres. Les hommes de ces peuples traditionnels pratiquent la polyculture qui favorise la microflore et une microfaune indispensables aux processus de décomposition, et donc à la fertilité des sols. Elle permet aussi d'éviter le recours aux produits artificiels (engrais, pesticides et autres). Cette action de multiples potentialités d'une terre permet

d'installer une inventivité et de maîtrise dans la gestion des terres. Les sociétés traditionnelles font donc preuve d'inventivité et de maîtrise dans la gestion de leurs terres, et si leurs techniques s'enrichissaient des connaissances de notre monde moderne, on assisterait probablement à un réel progrès.

De même il faut rechercher des techniques appropriées pour ne pas en créer tant de crises. Sabine Rabourdin nous invite à se débarrasser de l'idée selon laquelle les sociétés traditionnelles sont pauvres en techniques. En considérant la technologie traditionnelle des Tuchtones en Amérique du nord. Vous verrez que leur technologie est pratiquable et est aux services du travail. L'un de ces aspects principaux reposait sur le fait que l'on comptait davantage sur l'ingéniosité que sur l'effort physique pour répondre aux besoins. Si on veut attraper des poissons, on se servait de dispositifs automatiques dont il suffisait de vérifier le bon fonctionnement à intervalles réguliers : collets, nasse, assommoirs et filets. Cette capacité d'innovation permettait aux Tuchtones de s'approprier de nouveaux outils et de nouvelles technologies qui sont, les hameçons de métal, les haches d'acier, les tentes de toile ou les sacs de couchage. La technologie appropriée sera en effet ce qui requière peu de capital, utilise des matériaux disponibles localement, demande peu de main-d'œuvre, est accessible aux groupes familiaux ou communautaires, peut être comprise, contrôlée et entretenue par des autochtones sans haute formation spécifique, être réalisée dans des villages ou des petits ateliers, être adaptée à différents lieux en différentes circonstances et utilisée sans dommage pour l'environnement. Ces critères caractérisent bien les technologies des sociétés traditionnelles. Notons donc que pour Sabine Rabourdin, le respect de l'environnement est l'un des critères d'une technique appropriée. C'est pour cette raison que chez certains peuples traditionnels, le souci de respecter l'équilibre au sein du milieu naturel (hommes compris) les empêche de faire des choix de développement qui porteraient atteinte à l'environnement.

En somme, pour Sabine Rabourdin les sociétés modernes doivent copier beaucoup de choses chez les sociétés traditionnelles afin de réduire et si possible mettre fin aux crises écologiques de notre ère.

**2) Les pratiques écologiques traditionnelles face au monde contemporain.**

Les pratiques écologiques traditionnelles, dans la perception de l'homme traditionnel, sont des activités menées par l'homme traditionnel et qui ont une perception de protéger et de garder son environnement sain. L'ensemble de ces pratiques traditionnelles ont permis aux hommes anciens ou traditionnels de s'adapter à leur milieu de vie sans causer tant de crises écologiques. Cela ne voudrait dire que ces pratiques n'ont pas aussi des insuffisances et méritent d'être revues.

Mais, vu l'importance de ces pratiques écologiques traditionnelles qui va droitement au maintien de l'environnement et réduit le risque de la dégradation de ce dernier, il sera très primordial d'appliquer ces pratiques dans ce monde contemporain, où l'homme s'est pris au-dessus de la nature et se voit comme le maître de la nature, pour réduire les risques de la dégradation environnementale. Dans ce monde contemporain, l'industrie et la technologie ont fait de l'homme ce que nous vivons actuellement (un monde à feu). L'homme moderne a déjà pris le goût de la lumière, et pour se faire retourner à la tradition, il lui sera difficile. Les choses de la tradition que l'homme contemporain aimerait prendre ne serait que ce qui va lui être utile dans sa modernité. Mais de lui dire d'aller subir les difficultés que les hommes traditionnels ont subi pour maintenir la nature, on ne croit pas. Dans ce monde contemporain, les pratiques écologiques traditionnelles ne seront importantes que dans le domaine de la spiritualité. Ainsi, en regardant le taux de la population actuelle, les hommes contemporains ont besoin des choses qui vont produire et multiplier leur besoin. Il ne s'agira point d'une histoire de protection dans un sens traditionnel mais plutôt d'une production moderne. Nous sommes nombreux dans le monde actuel et nous avons besoin des choses de la productivité. C'est pour cela qu'il ne s'agira plus de vivre traditionnellement comme le vivaient les anciens, car cela ne résoudra pas totalement nos problèmes. Ce qui est important dans les pratiques écologiques traditionnelles face au temps contemporain, c'est son côté de l'aide à la science. Ce sont ces utilisations face aux dégâts scientifiques et à la faiblesse des savoirs scientifiques et technologiques.

Il sera important de rectifier les défauts des savoirs scientifiques de notre ère par les choses de la tradition en cas de besoin, dans un sens positif. Il s'agit donc d'étudier ces

savoirs écologiques traditionnels afin de trouver des solutions qui viendront au secours des défauts des savoirs scientifiques contemporains.

En effet, la perception de la nature que nous avons, joue un rôle crucial pour sa conservation. Différentes cultures, nations et secteurs sociaux ont diverses opinions, perceptions et attentes de l'environnement qui les entoure. Ce rapport à la nature peut aussi varier individuellement dans un même groupe social. Or, les pratiques de conservation dépendent directement de nos systèmes de valeurs, c'est-à-dire de la façon qu'on a de concevoir et de se représenter la nature. Évidemment ces représentations dépendent de multiples facteurs et changent selon les sociétés et les environnements. Si nous regardons les sociétés entières, nous verrons que les climats et les températures sont différents. C'est aussi pour cette raison que chaque société cherche ses moyens de vivre.

De même, les besoins en développement peuvent être aussi perçus différemment. Un besoin, en tant que construit social, émerge et peut devenir légitime selon le rapport entre un sujet et un objet dans un espace et un temps donnés. Le besoin prend alors forme, en positif ou en négatif, à partir d'une situation où le rapport à Soi, à l'Autre et à l'environnement détermine leur nature. L'existence de besoins indépendants des pratiques des acteurs, parce que existants en soi comme des objets abstraits, indépendants des conditions sociales et historiques de leur constitution, semblerait être réductrice dans un contexte social donné. Au contraire, il y a intérêt à lire les uns et les autres sinon en complémentarité, du moins en parallèle, mais sans doute pas en opposition.

**3) D'un souci accru de la sauvegarde de l'environnement.**

Pour sauvegarder l'environnement, il nous faut beaucoup d'enseignements qui nous aideront à prendre conscience de la crise écologique ou environnementale. Pour cela il va falloir que nous protégions l'environnement. On parle de plus en plus de protection de l'environnement. En quoi sommes-nous concernés ? Quel impact cela a-t-il sur notre quotidien ?

Protéger l'environnement, c'est préserver la survie et l'avenir de l'humanité. En effet, l'environnement est notre source de nourriture et d'eau potable. L'air est notre source

d'oxygène. Le climat permet notre survie. Et la biodiversité est un réservoir potentiel de médicaments. Préserver l'environnement est donc une question de survie. Protéger l'environnement, c'est protéger notre source de nourriture et d'eau potable. Tout ce que nous mangeons et buvons provient de la nature. Or toute pollution finit par se retrouver un jour dans notre nourriture : dans l'eau que nous buvons ou dans ce que nous mangeons. Et ces polluants peuvent nous faire développer des maladies ou des malformations. Nous devons donc faire en sorte que la nature produise une eau et une nourriture saines et en quantité suffisante. Pour cela, nous devons éviter de polluer les sols et les mers. Nous devons éviter de rejeter sans précaution ou répandre des produits chimiques à l'excès. Protéger notre source de nourriture, c'est préserver la survie et donc l'avenir de l'humanité.

Protéger l'environnement, c'est préserver la qualité de l'air que nous respirons. L'air est absolument indispensable à notre survie. Nous ne pouvons pas survivre plus de quelques minutes sans respirer. L'air nous apporte l'oxygène, carburant de nos cellules. Mais en respirant, nous n'inhalons pas que de l'oxygène. Nous absorbons également beaucoup d'autres choses. A chaque inspiration, nous inhalons les gaz et les particules qui se trouvent dans l'atmosphère. Certains de ces gaz et particules sont nocifs pour notre organisme. A chaque inspiration, nous absorbons donc un peu de poison. Respirer met alors notre santé en danger et nous rend malades. Alors que respirer devrait seulement nous maintenir en vie. Nous devons donc veiller à ne pas polluer notre atmosphère. Nous ne devons pas y rejeter des gaz nocifs ou des particules dangereuses pour la vie. Protéger la qualité de l'air, c'est préserver la santé et donc l'avenir de l'humanité.

Protéger l'environnement, c'est conserver le climat que nous connaissons. Nos sociétés ont des modes de vie adaptés au climat actuel. Si le climat change, nos sociétés n'y seront pas adaptées. Certaines régions subiront de graves désordres. Selon les endroits du monde, on assistera à une montée des eaux, à des sécheresses, des inondations à répétition, des tempêtes violentes, etc. Ces cataclysmes feront fuir les populations ou les décimeront. Les populations devront se déplacer ou changer de mode de vie. Des conflits éclateront pour pouvoir vivre dans les régions épargnées. La flore et la faune évolueront avec la modification du climat. Certaines plantes ne seront plus adaptées. L'agriculture

locale en sera affectée. Des parasites s'étendront dans de nouvelles régions, propageant des maladies pour l'homme, les plantes et les animaux.

Nous commençons déjà à constater que la température globale de la Terre augmente. Et cette modification est extrêmement rapide. La nature n'aura pas le temps de s'adapter. L'équilibre actuel sera bouleversé. Nous devons donc limiter notre impact sur le climat en réduisant nos rejets de gaz à effet de serre. Car nos rejets atmosphériques accentuent l'effet de serre naturel, qui contribue à chauffer notre planète. Pour cela, il faut notamment veiller à limiter notre consommation d'énergie. Veiller à ne pas détériorer le climat, c'est préserver l'équilibre fragile de la Terre et donc l'avenir de l'humanité.

Protéger l'environnement, c'est préserver la biodiversité dont nous avons besoin. La biodiversité, c'est la variété des espèces animales et végétales de la nature. Toutes ces espèces doivent être respectées et préservées, pour la seule raison qu'elles sont la création de DIEU, comme l'homme. Mais toutes ces espèces sont aussi nécessaires à la survie et à l'avenir de l'homme. Les plantes et les animaux peuvent contribuer à notre santé. Car c'est parmi les espèces sauvages, parfois encore inconnues, que l'homme a découvert ou découvrira encore des médicaments. Ce sont aussi ces espèces sauvages qui peuvent aider notre agriculture. Elles peuvent aider à améliorer le rendement ou la résistance aux maladies de nos plantations ou de nos élevages. Cette idée n'est pas loin de celle développée par Luc FERRY dans son *Le nouvel ordre écologique*. Cet auteur a développé un ordre entre les hommes y compris les animaux et les plantes. La nature est une source de découvertes futures et de solutions à nos problèmes. Il serait suicidaire de détruire tout cela avant d'avoir pu en bénéficier. Nous devons empêcher la destruction des espaces naturels. Nous devons protéger les espèces en danger. Préserver la biodiversité, c'est sauvegarder un réservoir de solutions futures à nos problèmes. C'est préserver l'avenir de l'humanité. Protéger l'environnement concerne chacun d'entre nous. Vous devez prendre conscience et faire prendre conscience à chacun de l'importance de protéger l'environnement. Car protéger l'environnement, c'est protéger l'humanité et permettre qu'elle survive. L'homme ne vit pas tout seul et isolé. Il vit dans un environnement dont il est totalement dépendant. Vivre dans des villes, entourée de technologie, nous le fait souvent oublier. Mais si nous détériorons notre environnement, celui-ci nous rappellera

vite notre dépendance à son égard. Pour assurer la survie et donc l'avenir de l'humanité, il est indispensable de protéger l'environnement aujourd'hui.

Protéger l'environnement ne veut pas dire de ne rien toucher de l'environnement. Mais de savoir toucher tout en pensant aux jours à venir. Vu la tendance, il ne sera plus question de faire une discrimination sociale, mais de mettre la nature au cœur de toutes les sociétés. Qu'une société traditionnelle ou moderne ne s'enferme plus sur les avantages qu'elle a pour ne pas penser à sauvegarder l'environnement. Et surtout que les sociétés traditionnelles gardent leur nature traditionnelle afin d'être un secours au monde contemporain.

# CONCLUSION

L'environnement ou la nature semble au premier abord designer ce qui existe en dehors du monde humanisé, transformé par l'homme : inséparable du milieu artificiel qu'il s'est créé, ce dernier la perçoit volontiers comme la réalité extérieure à la culture et à la civilisation. D'où le comportement différent de l'homme dans la nature. C'est ce qui explique une différenciation de manière de percevoir l'environnement dans les sociétés. Il est vrai que la nature, dans un premier sens, est ce qui existe spontanément et, dans un être, ce qui constitue le principe de son développement autonome. Dans cette mesure, le monde naturel est bien ce qui existe indépendamment des intentions et des efforts de l'homme. Dans cette logique l'homme devrait être en contact avec cette nature, la respecter et l'exploiter de façon modérée. Et pour cela l'homme doit penser à limiter la destruction de la nature.

Mais nous avons constaté avec Sabine Rabourdin que c'est dans les sociétés modernes, industrialisées que l'homme l'homme a totalement ignoré la valeur de la nature. Dans ces sociétés l'homme s'est mis au-dessus de la nature et s'est pensé l'exploiter sans façon. C'est en effet la responsabilité d'une crise écologique à grande vitesse. Mais avec les sociétés traditionnelles, indigènes, l'homme a pris conscience de la dégradation de la nature et il a diminué l'exploitation. Diminuer dans un sens de protection et de maintenir l'ordre écologique, parce qu'il sache que tôt ou tard il sera responsable de ce qu'il a causé. Face à ces analyses, notre travail n'est pas dans le sens de rejeter une société, mais juste de revoir l'application des industries, de la science pour faire arrêter les crises écologiques. On doit maintenir les sociétés traditionnelles scientifiquement traditionnelles pour qu'elles viennent en aide aux sociétés modernes.

En sommes, les différents rapports que l'homme a entretenus avec la nature montrent qu'ils ne sont pas arbitrairement établis. Ils sont symptomatiques des conceptions de la nature qu'il a exprimées à travers le temps et l'espace. La dichotomie entre « nature » et « culture » qui s'est imposée comme la vision des temps modernes est une vision culturelle, précisément celle qui a constitué l'un des fondements de la vision du monde européenne et occidentale. Plus exactement, elle transcrit une vue particuliere de l'homme dans le monde ou du rapport de l'homme au monde. Avec Sabine Rabourdin, on a vu que les sociétés

traditionnelles ont un mode de vie qui préserve l'environnement et cela peut venir en aide aux sociétés modernes. Aujourd'hui nous avons le caractère relatif de cette vision. La nature et la culture sont des catégories historiquement construites. Et la vision de la nature des sociétés traditionnelles a bien montré que d'autres cultures ne connaissent pas cette différence et n'ont pas besoin d'elle pour élaborer une compréhension de l'homme dans le monde. L'idée de la nature apparaît donc comme une catégorie historiquement construite. Il est évident que nous utilisons tous les moyens possibles pour mettre fin aux problèmes environnementaux. Ces moyens ne seront possibles que de revoir la science. Savoir ce qu'il faut mettre et ce qu'il ne faut pas mettre.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### Ouvrage spécifique


- RABOURDIN Sabine, *Les sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes*, Delachaux et Niestlé, Paris, 2005, 223p.


### Ouvrages généraux


- ADAM Smith, Dans *La richesse des notions, théorie des sentiments moraux* paru en 1776, 192p.
- DESCARTES René, *Discours de la méthode*, Paris, LGF, 2000, 199p.
- FERRY Luc. *Le nouvel ordre écologique : l'arbre, l'animal et l'homme.* Paris, Librairie générale française, 1998, 221p.
- GUÉHI Jonas, *Perceptions et pratiques environnementales en milieu traditionnel africain*, Paris. Puf. 1994, 245p.
- HICHAM-STEPHANE Afeissa, *Ethique de l'environnement. Nature, valeur, respect*, Librairie Philosophique J. Vrin, 380p.
- KANT Emmanuel, Réponse à la question << *Qu'est-ce que les lumières ?* >> AK VIIIe, 35, Œuvre philosophique, Volume II, Paris, Gallimard, 1985, 209p.
- PEGUY Charles, *un enfant contre le monde moderne*, Première édition, 2018, 205p
- TAGUIEFF Pierre-André, Bertrand de Jouvenel dans *L'idée de progrès. Une approche historique et philosophique,* Paris, 2008, 102p.

# TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS 1 ..... 4
REMERCIEMENTS 2 ..... 5
RESUME ..... 6
ABSTRACT ..... 6
SOMMAIRE ..... 7
INTRODUCTION ..... 8
CHAPITRE I : Éthique de l'environnement et tradition. ..... 10
1) La perception de la nature dans les sociétés traditionnelles. ..... 10
2) Les pratiques écologiques des sociétés traditionnelles. ..... 13
3) Les conséquences écologiques de la vision des sociétés traditionnelles de la nature. .. 21
CHAPITRE II : Éthique de l'environnement et modernité. ..... 23
1) La perception de la nature dans les sociétés modernes. ..... 23
2) Les pratiques écologiques des sociétés modernes. ..... 25
3) Les conséquences écologiques de la vision des sociétés modernes de la nature. ..... 33
CHAPITRE III : Défis et enjeux éthiques : quelle éthique faut-il pour l'environnement. 37
1) Les contribution de Sabine Rabourdin. ..... 37
2) Les pratiques écologiques traditionnelles face au monde contemporain. ..... 44
3) D'un souci accru de la sauvegarde de l'environnement. ..... 45
CONCLUSION ..... 49
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ..... 51